

## **La collégiale d'Eymoutiers, l'époque romane**

par Eric SPARHUBERT\*

---

La collégiale d'Eymoutiers est surtout célèbre pour son noble et vaste chevet gothique de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle que souligne un décor coloré contemporain également de belle venue. Mais l'attention portée à cette partie de l'édifice tant par les chercheurs que par les restaurateurs fait oublier que ce chevet se greffe sur un édifice en grande partie roman. Celui-ci ne présente pas un aspect homogène. Bien au contraire. Transept, nef et clocher ne relèvent pas d'un même projet monumental mais d'une série d'embellissements successifs d'un édifice ancien qu'il n'a jamais été question de remplacer totalement. Plus que par la modestie relative de cet édifice au regard des autres collégiales limousines de la même époque, comme Saint-Junien ou Le Dorat, les chercheurs peuvent avoir été rebutés par le fait que chacune des campagnes de modification ou d'embellissement, étalées du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle et même après, s'est ajoutée aux précédents chantiers, voire s'emboîtent et se surimposent les unes aux autres. Les parties romanes de la collégiale d'Eymoutiers s'apparentent finalement à un véritable puzzle archéologique dont il est bien difficile de mettre en place toutes les pièces. Se pose donc le problème complexe de la succession des campagnes de construction et celui de la chronologie relative. S'y ajoute, la quasi absence de sources pour cette période ancienne ou de témoignages éclairants. Une lecture attentive de l'édifice permet cependant de proposer une approche renouvelée de la chronologie et de l'enchaînement des travaux comme de la mise en perspective des choix monumentaux.

---

(\*) Maître de conférences en Histoire de l'Art antique et médiéval, université de Limoges, CRIHAM (EA 4270), chercheur associé au CESCUM Poitiers (UMR 7302).

### Avatars et modifications des parties romanes

Les modifications apportées aux parties romanes sont bien connues. Il n'est pas nécessaire de revenir sur le grand chevet du XV<sup>e</sup> siècle qui fait l'objet d'un article dans le présent volume. Se pose cependant la question, pour l'instant sans réponse, de ce qui l'a précédé à la même place. Plus tôt, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, la façade du bras sud du transept avait bénéficié d'un traitement monumental de belle venue destiné à souligner sa valeur d'accueil et de présentation. Constituant l'entrée principale de la collégiale tournée vers la ville, le portail largement ébrasé à multiples ressauts animés de colonnes adossées, tores assisés et chapiteaux disposés en frise, correspond à une mode régionale quasi exclusive au XIII<sup>e</sup> siècle. Au-dessus d'une corniche sur modillons, a été aménagée une rose à réseaux rayonnants dont la facture et la forme témoignent d'une parfaite maîtrise des formes les plus novatrices du gothique. Malgré une certaine étroitesse commandée par les murs romans du transept, cette façade révèle un programme ambitieux constituant une belle synthèse entre des goûts régionaux et un gothique de style français qui évoque la modernité architecturale des grands chantiers contemporains<sup>1</sup>.

À peu près à la même époque que fut entrepris le grand chevet gothique, plusieurs chapelles ont été édifiées autour de la nef et du transept, en appentis contre le volume principal de la collégiale (fig. 1 et 2). La chapelle installée dans l'angle formé par la nef et le bras nord est exemplaire de ce type de fondation. Autrefois qualifiée de chapelle du Sépulcre en raison de la présence d'une représentation de la Mise au Tombeau, elle est aussi associée au nom de la famille locale des Romanet depuis l'institution de vicairies par Léonard Romanet qui était chanoine au chapitre d'Eymoutiers. Le fondateur et la date de fondation, le 8 novembre 1500, étaient rappelés par une inscription gravée sur une plaque calcaire insérée dans le mur et par la présence du blason familial sur les consoles qui portent la voûte d'ogive<sup>2</sup>. Sur le plan, elle répond à une chapelle similaire, en vis-à-vis au sud, ainsi qu'à une troisième, implantée contre le mur nord du transept et aujourd'hui détruite, mais dont témoignent des listes de fondations ainsi qu'un fragment du décor peint d'origine, conservé à l'extérieur, au revers du mur du transept. La forte valeur murale de ces chapelles, les maçonneries de moellons, le dessin des baies, le profil des ogives trahissent un caractère vernaculaire : elles n'ont assurément pas été réalisées par des artisans aussi qualifiés que ceux à l'œuvre dans le chevet. L'implantation dans les angles, accompagnée du percement des murs latéraux, est également techniquement commode. Ce type de construction répond aux nécessités de la commande, souvent d'origine privée et parfois modeste, qui témoignent également de l'évolution de la

---

(1) C. ANDRAULT-SCHMITT, *Limousin gothique*, Paris, 1997, p. 175.

(2) Portant un champ de gueules au chevron d'argent accompagné de trois romarins de sinople. L'inscription a été rapportée par l'abbé Texier : « Manuel d'épigraphie suivi du Recueil des inscriptions du Limousin », *Mémoire de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. 18, 1850, Poitiers, 1852, p. 272.



Fig. 1. – Eymoutiers, collégiale, mur sud de la nef et bras sud du transept.



Fig. 2. – Eymoutiers, collégiale, mur nord de la nef et bras nord du transept.

spiritualité marquée par les fondations à caractère funéraire et mémoriel à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance.

Il est probable qu'à ce moment fut également conçue une modernisation d'ensemble des parties romanes afin de les accorder à la nouvelle esthétique imposée par le chevet et son décor. Ainsi, à l'intérieur, le bel ensemble de peintures murales ornementales sur les voûtes, avec faux appareil blanc accompagnant des bandes et des liernes décoratives, s'inscrit dans le prolongement de celui des parties orientales. À l'extérieur, les attentions se sont portées sur le mur sud de la nef, celui tourné vers la ville. La reprise a été faite en même temps que l'installation de la chapelle sud et par la même équipe de maçons. Une baie à deux lancettes à trilobes très aigus surmontées d'une rose, de dessin comparable à celle de la chapelle, fut installée sans doute en remplacement d'une baie ancienne. Plus à l'ouest, a été aménagé un portail surmonté de trois niches autrefois destinées à recevoir des statues de dévotion selon une habitude bien ancrée dans la région depuis les débuts de l'époque gothique (fig. 3). Avant qu'il ne soit déposé, un enduit unifiait l'ensemble des maçonneries.

L'intérêt porté à ces travaux ne se justifie pas seulement dans le cadre d'une critique d'authenticité. C'est qu'ils ont presque systématiquement été cause de contresens dans l'interprétation de cette partie de la collégiale. Ainsi, le mur sud de la nef et le petit narthex installé en avant du clocher ont-ils toujours été compris comme des ajouts tardifs (XVI<sup>e</sup> siècle), la reprise des ouvertures jetant le doute sur l'ensemble des maçonneries<sup>3</sup>. Or, on le verra, la réalité est bien différente.

Un dernier élément mérite d'être signalé même s'il ne relève pas nécessairement des campagnes anciennes : le petit clocher de charpente qui était installé à l'intersection du transept et de la nef avant que les travaux de réfection des couvertures, au début du XX<sup>e</sup> siècle, ne le fasse malencontreusement disparaître<sup>4</sup>. La présence d'un clocher, même modeste comme à Eymoutiers, à proximité du pôle liturgique majeur trahissait des besoins liés à une liturgie élaborée. Les règlements relatifs à la vie du chapitre s'en font d'ailleurs l'écho<sup>5</sup>. Le clocher donnait également un supplément de sens à l'édifice en indiquant la hiérarchie des espaces. Plus largement, il correspond à une habitude très ancrée dans la région. En témoignent aussi bien les tours de croisée monumentales des collégiales du Dorat, de Saint-Junien, Bénévent (imposants clochers de pierre), qu'autrefois les clochers de charpente des abbayes de Saint-Martial de Limoges (en remplacement d'une tour de pierre ?), La Souterraine, Solignac (sur le bras nord) : en Limousin, la bipolarité de la silhouette où

(3) Notamment A. DE LABORDERIE, « Eymoutiers », *BSAHL*, t. 72, 1927, p. 78 qui fait également référence à : J. TIXIER, « Notes sur la collégiale d'Eymoutiers », *Almanach annuaire du Limousin*, 1908, p. 100-107.

(4) Médiathèque du Patrimoine, dossiers travaux 1908-1983 (0081/087/0103).

(5) Voir les mentions contenues dans les documents publiés par : J. DUBOIS, « Documents historiques sur Eymoutiers », *BSAHL*, t. 36, 1889, p. 377-447, et le Mémoire de l'abbé Legros (XVIII<sup>e</sup> siècle) sur les chapitres limousins, Arch. dép. de la Haute-Vienne, I SEM 40.

un clocher de croisée (de chœur) répond à une tour occidentale signale l'importance d'un édifice et de la liturgie qui y est célébrée.

### La partie conservée la plus ancienne : le transept

À l'intérieur, la perception du transept est gênée car il se trouve aujourd'hui, en grande partie, cloisonné en raison des campagnes de travaux plus récentes (fig. 4). Celle de la nef d'abord dont les grandes arcades et le berceau central se prolongent jusqu'au chevet ; elles recouperont le vaisseau transversal et le minorent visuellement. Celle de la façade du bras méridional, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, qui s'est accompagnée d'un voûtement d'ogives en triple tore sur deux travées. Enfin, au moment de la construction du chevet, qui semble avoir débuté de ce côté-ci, a été installée une voûte aux nervures toriques à filet sur son extrémité nord.

Le transept est la partie la plus ancienne encore visible dans la collégiale. Les procédés de chantier l'attestent. Dans tous les cas les voûtes ont été implantées par encagement au sein d'une structure existante. Le raccord compliqué avec les murs gouttereaux de la nef, accompagnés de changements d'axe, indiquent également que la nef voûtée remplace une structure plus ancienne manifestement liée au transept. Derrière ces strates monumentales, les dispositions d'origine du transept sont aisément restituables et se perçoivent encore bien à l'extérieur, du côté nord, où toute l'élévation est conservée, jusqu'à la corniche sommitale et une petite gargouille taillée dans une dalle de pierre (fig. 2). Du côté sud, la reprise gothique, notamment parce qu'elle intègre les angles, gêne la compréhension des dispositions d'origine. Mais il est très probable qu'elle a été moins importante qu'on ne l'a dit et qu'elle n'a concerné que la façade méridionale ainsi qu'une partie de la face orientale du mur gouttereau attenant où a été aménagée une lancette. Ainsi, tout en tenant compte d'un nombre important de reprises dans les maçonneries relevant de différentes époques, rien ne s'oppose à identifier le gros-œuvre du bras sud aux maçonneries d'origine. Deux baies sont également visibles, l'une, sans doute en partie reprise, dans le mur ouest du bras nord, l'autre, bouchée, dans le bras sud. Le transept prenait également jour par une baie installée assez haut dans le mur nord qui a été transformée en *oculus* au cours des travaux de la fin du Moyen Âge.

Ainsi peut-on restituer un transept relativement étroit mais fermé par d'importantes murailles qui définissaient un vaisseau relativement élevé, ainsi que l'atteste notamment la corniche conservée au nord. La minceur des murs plaide pour une structure charpentée, qui expliquerait le voûtement tardif avec des voûtes d'ogives. Enfin les bras ont toujours été dissymétriques. La dissymétrie des bras ne s'explique pas seulement par la topographie qui limite les développements vers le nord en raison de la pente autrefois très forte du terrain. Le côté sud tourné vers la ville a sans doute toujours été privilégié car il est investi d'une fonction de présentation vers le monde et en même temps d'accueil. Les travaux du XIII<sup>e</sup> siècle ont donc vraisemblablement réactualisé une réalité déjà existante dans la collégiale romane.

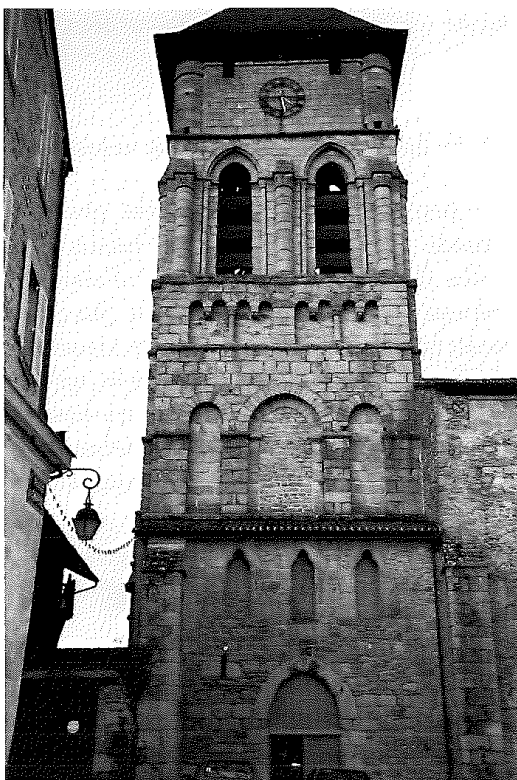


Fig. 3. – Eymoutiers, collégiale, clocher occidental et appentis.



Fig. 4. – Eymoutiers, collégiale, transept vue d'ensemble vers le nord.

Le mode de construction en moellons disposés en assises régulières, les contreforts minces installés aux angles pour lesquels a été réservé l'usage de la pierre de taille de moyen appareil, le dessin des baies assez ébrasées se rencontrent dans le diocèse avant le dernier tiers du XI<sup>e</sup> siècle, aussi bien dans des édifices modestes que plus prestigieux. C'est le cas, par exemple, pour la nef de la collégiale de Saint-Léonard-de-Noblat (vers 1060) ou encore pour les parties les plus anciennes de la collégiale de Saint-Junien (le bras sud vers 1070).

Reste ouverte la question des colonnes adossées qui articulent aujourd'hui le voûtement d'ogives (fig. 5). Elles peuvent difficilement s'accorder avec un projet de voûte précoce, non seulement en raison de la géométrie et de la structure du transept, mais aussi de leur aspect très grêle. Étaient-elles destinées à supporter des pièces de charpente ou plutôt un arc les recevant et à usage d'étrésillon ? L'absence de sculpture, la modénature des tailloirs à chanfrein ou double cavet et les bases à scotie large entre deux tores épais n'aident pas à la datation : on en rencontre à la fin du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier tiers du XII<sup>e</sup>. Mais on peut difficilement considérer ces colonnes comme des remplois. Elles sont, quoiqu'il en soit, en place au moment de la campagne de la nef car la colonne du nord s'est trouvée empâtée dans les maçonneries du berceau latéral de la nef.

Se pose enfin la question de la terminaison orientale. Sur quel élément ce transept se greffait-il à l'est ? Il est probable que la tripartition du chevet gothique a été imposée par les trois arcades orientales existantes du transept, sans, cependant, que la présence de ces trois arcades ne préjuge de la forme de cette terminaison (on se plairait à restituer une grande abside accostée de deux plus petites mais nous n'en avons aucune preuve), ni de sa contemporanéité avec le transept : ne pourrait-on, après tout, imaginer un raccordement avec une structure plus ancienne ? On ne peut qu'en rester au stade des conjectures car la liaison entre l'œuvre du XV<sup>e</sup> et l'ancien transept a été tellement soignée et réalisée par des ouvriers si experts de leur art qu'elle a rendu illisible toute trace des structures antérieures<sup>6</sup>. Seuls les piédroits de l'arcade nord accusent un caractère encore roman.

### Le clocher

Le clocher occidental et la nef ont été bâtis de manière indépendante selon un procédé qui a pu être fréquemment observé pour d'autres

---

(6) À l'instar de bon nombre de maçons de la génération de la Reconstruction après la guerre de Cent Ans, familiers des structures anciennes qu'il fallait reconstruire ou reprendre. On leur doit parfois la réalisation d'habiles reprises, par exemple à Saint-Angel dans la « Montagne limousine » (voir C. ANDRAULT-SCHMITT, « Saint-Angel, église et prieuré », *Congrès archéologique de France – Corrèze*, 2005, p. 289-298), la nef de Saint-Thyrse de Châteauponsac. On leur doit parfois aussi de véritables pastiches (chapelle sud de l'église de Magnac-Laval, pour laquelle je me permets de renvoyer à : É. SPARHUBERT, « L'église Saint-Maximin de Magnac-Laval », *BSAHL*, t. 131, 2003, p. 5-35) qui mettent souvent à mal tout présupposé évolutionniste de l'Histoire des formes.

clochers porches. Le clocher d'Eymoutiers correspond à l'un des types de terminaison monumentale bien connus et répertoriés dans le diocèse<sup>7</sup>. Au XI<sup>e</sup> siècle, on rencontre des clochers relativement indépendants dont le rez-de-chaussée sert de porche en avant de l'édifice par exemple à Évaux, Lesterps, à la cathédrale et autrefois Saint-Martial de Limoges. Plus tard au XII<sup>e</sup> siècle, au Dorat, à Saint-Junien, La Souterraine, la tour couronne la travée centrale d'un massif occidental complètement intégré à l'espace de la nef. Les tours de Solignac et Tulle témoignent à une date encore plus tardive à la fin de ce siècle de l'existence d'un véritable goût régional bien ancré pour les tours-porches monumentales.

L'originalité du clocher d'Eymoutiers réside dans son implantation et dans le traitement de son rez-de-chaussée qui pose, comme le transept, le problème des structures antérieures. Le rez-de-chaussée est occupé par une grande salle de 6 mètres sur 6, sans compartimentation, couverte d'une grande voûte d'arêtes. Malgré la dissymétrie de ses quatre faces, la cohérence de la construction est manifeste : la régularité de l'appareillage en pierre de taille indique une construction soignée aux articulations d'embrée parfaitement définies. Au nord et à l'ouest, les faces du clocher ont été conçues sans ouverture en raison de la présence du cloître (*claustrum*) des chanoines et d'un grand bâtiment attenant<sup>8</sup> : vers l'ouest, le mur est surélevé de façon à intégrer un épais larmier à deux pentes en correspondance avec la couverture de ce bâtiment, aujourd'hui disparu, mais dont l'importance de la surface au sol est révélée par les plans anciens (fig. 6)<sup>9</sup>. Le rez-de-chaussée était ouvert au sud et à l'est par deux arcades dissymétriques : axe déporté vers le sud pour l'arcade orientale, vers l'est pour l'arcade sud. La transformation en salle fermée a sans doute été réalisée à la fin du XV<sup>e</sup> siècle entraînant la fermeture des arcades, la pose d'huisseries (encore en place), le percement d'une baie dans le mur nord autrefois aveugle et la réalisation d'un décor peint de faux appareil.

---

(7) C. ANDRAULT-SCHMITT, « Les premiers clochers-porches limousins (Evaux, Lesterps, Limoges) et leur filiation au XII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, t. 34, 1991, p. 199-214 ; Id. « Le succès des tours-porches occidentales en Limousin (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles) », dans *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle*, C. SAPIN dir., Paris, 2002, p. 233-250.

(8) Le terme de cloître est à prendre au sens d'espace de la clôture où se trouvent rassemblés les bâtiments des chanoines et non – l'erreur est plus que répandue – comme un cloître à galeries distribuant l'ensemble des bâtiments communautaires régulièrement organisés autour de lui. Le cloître à galeries n'a d'ailleurs jamais existé ici, comme dans bon nombre d'ensembles canoniaux. Par ailleurs, quand ils ont existé, les cloîtres à galeries des communautés de chanoines sont généralement tardifs dans la région (fin XII<sup>e</sup> pour celui de Saint-Junien, ou encore celui de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers), même si une certaine ancienneté peut être suspectée dans certains cas (Saint-Yrieix).

(9) Son association étroite avec la collégiale romane est-elle révélatrice de l'importance particulière de ce bâtiment pour la vie communautaire telle qu'une « maison commune » ? Pour l'analyse et la définition de ce type de bâtiment, voir : Y. ESQUIEUX, *Autour de nos cathédrales : quartiers canoniaux du sillon rhodanien et du littoral méditerranéen*, Paris, 1992, en part. p. 151-158.





Fig. 5. – Eymoutiers, collégiale, mur ouest du bras nord du transept.



Fig. 6. – Eymoutiers, collégiale, élévation du clocher, faces nord et ouest.

Ce premier niveau forme un solide soubassement à l'étage noble qui donne l'essentiel de l'élévation à la tour. Extérieurement ce niveau est habillé de trois arcades par face selon une composition privilégiant la baie centrale – autrefois ouverte – et, au-dessus, par des séries d'arcatures correspondant à la coupole qui le couvre. Enfin, l'étage du beffroi exprime une tout autre géométrie, avec des faces rythmées par des demi-colonnes surmontées par un chapiteau et un glacis qui alternent avec de larges baies en lancettes assez aiguës à tore limousin.

Plus que tout autre partie de la collégiale, le clocher a subi des dégradations et des réparations nombreuses (mentionnées dès 1645 et 1737), ainsi que des restaurations entre 1911 et 1937, ce qui pose la question de l'authenticité ou de l'importance des reprises pour le niveau supérieur<sup>10</sup>. L'examen des parties hautes des parements de ce niveau conforte l'impression donnée par les textes : les maçonneries de moellons irréguliers succèdent au bel appareil de pierres de taille présent jusqu'aux piédroits des baies. Aussi peut-on se demander si le tracé très brisé des baies n'aurait pas été accentué par une restauration des parties hautes. De même pour les glacis au-dessus des colonnes qui pourraient avoir été inventés en remplacement d'un second rouleau pour l'arc des baies. Le couronnement du clocher en grand appareil avec ses tourelles d'angle est également tardif et a dû engendrer des modifications dans les maçonneries des parties hautes. Sa construction est sans doute à mettre en relation avec le surhaussement des combles de la collégiale et une fonction de guet au début de la période moderne.

En revanche subsistent dans le beffroi des tas de charge qui sont solidaires des angles et des piédroits et relèvent de la même campagne que le gros-œuvre. Ils indiquent que l'on avait prévu des niveaux supplémentaires. Or, ce dispositif et la géométrie qu'il implique sont bien connus : c'est celle des clochers à gâbles parfois aussi qualifiés de « clochers limousins » dont celui de Saint-Léonard-de-Noblat est l'un des exemples les plus fameux. Les tas de charge dans les angles y ont pour fonction de supporter de grands pendentifs et d'accompagner le développement des gâbles afin de permettre le passage du plan carré au plan octogonal des niveaux supérieurs. C'est le cas à Saint-Léonard au début du XII<sup>e</sup> siècle (restauré mais les articulations originales sont connues) mais également au clocher occidental plus tardif de Saint-Junien dont la partie supérieure est restée à l'état de projet. Il y a donc tout lieu de penser que lorsqu'il a été entrepris, sans doute dans les premières décennies du XII<sup>e</sup> siècle, le clocher d'Eymoutiers était destiné à afficher une ambition monumentale rivalisant avec la modernité architecturale et les sanctuaires les plus célèbres de la région. Mais le couronnement projeté n'a jamais été réalisé et le clocher s'est trouvé limité à ses niveaux carrés couronnés d'un toit en charpente. Il est fréquent de reporter l'édification des niveaux supérieurs d'un clocher dans l'attente de nouveaux financements. Mais, ici, le caractère provisoire était finalement appelé à être pérennisé.

---

(10) Médiathèque du Patrimoine, dossiers travaux 1908-1983 (0081/087/0103).

Même s'il paraît relativement fermé et entouré de structures complexes, ce clocher était bien un clocher-porche : la dimension des grandes arcades confirme cette fonction pour le rez-de-chaussée, autrefois largement ouvert au sud (en direction de la ville) et à l'est (vers la nef). La question des circulations et de l'utilisation de la salle de l'étage est particulièrement intéressante. L'accès à la salle se fait par un escalier installé au sud-ouest, hors œuvre, dans la largeur du petit narthex, sans lien avec la construction de la tour, tandis que l'accès au beffroi se fait depuis la salle haute par un dispositif léger et mobile en bois relié à un escalier droit installé dans le dédoublement de la paroi orientale de la coupole. Son élévation, l'animation des parois par le système des arcs plaqués dont certains habillent soigneusement les angles pour ménager le passage à la forme circulaire de la coupole, le soin avec lequel a été réalisée la coupole en petit appareil régulier autrefois enduit confère son caractère noble à la salle. Le rythme de la paroi orientale est différent des autres faces. Sa partie centrale est décomposée en plusieurs niveaux par un petit tympan surmontant une arcade appareillée avec soin et aménagée dans un renforcement mural (fig. 7). Cette arcade ouvrait autrefois largement sur la nef formant une sorte de tribune. Ces dispositions révèlent-elles une utilisation liturgique de la salle et de cet emplacement ? Abrisait-elle une chapelle avec un autel à l'instar d'autres salles hautes installées dans un porche occidental<sup>11</sup> ? Encore une fois, c'est le lieu de regretter l'absence d'éléments historiques, liturgiques ou archéologiques plus précis. Enfin, l'interrogation sur la fonction de cette salle haute se trouve renforcée par l'examen de la face orientale de la tour (fig. 8). Y sont visibles des consoles de taille et de niveaux différents mais parfaitement appareillées avec le mur. Ces consoles sont manifestement anciennes, sans que l'on puisse avec certitude les associer à la construction de la tour ou à celle de la nef romane, et ont été conçues en relation avec un même dispositif. Elles doivent être mises en relation avec une ouverture (aujourd'hui obturée) pratiquée du côté nord, dans la travée de raccordement avec la nef à proximité du clocher. L'ouverture donnait sur l'étage d'un bâtiment élevé, accolé à la première travée, dont les traces de solin sont bien visibles et dont la présence semble expliquer l'asymétrie de la nef de ce côté. Sans toutefois préjuger de la chronologie, il est donc possible d'envisager une circulation haute associant le bâtiment accolé à la nef et la salle de la tour grâce à un dispositif de charpente formant tribune en avant de l'arc oriental.

### **Le clocher et la nef : une relation complexe**

Les rapports entre le clocher et la nef romane voûtée, comme la chronologie relative de leur construction, sont complexes. Il est évident

---

(11) On aimerait ici restituer un arc ouvrant sur une tribune abritant un autel au-dessus de l'accès principal, c'est-à-dire des dispositions analogues à celles de certaines avant-nefs clunisiennes, comme l'arc de Gerlannus dans la chapelle haute du massif occidental de Saint-Philibert de Tournus. Pour l'ensemble du débat sur ces porches ou avant-nefs et leur utilisation, voir : *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IV<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle*, C. SAPIN dir., op. cit.



Fig. 7. – Eymoutiers, collégiale, clocher, salle haute, arc oriental.



Fig. 8. – Eymoutiers, collégiale, revers du clocher vers la nef.

que le gros-œuvre du clocher a été édifié avant la nef voûtée. L'arcade orientale du porche est décalée vers le sud par rapport à l'axe de la nef actuelle et le piédroit de son rouleau extérieur vient se confondre avec celui de la grande arcade de la travée sud de la nef (fig. 8). Cette chronologie est appuyée par la présence d'un harpage à l'extérieur, sur le mur nord du premier niveau du clocher, auquel vient se raccorder le mur gouttereau nord de la nef. Si ce dispositif de chantier témoigne bien de l'antériorité du porche sur la nef, il en atteste en même temps le projet de reconstruction dès l'implantation du socle de la tour. On comprendra par conséquent que même si les campagnes paraissent indépendantes, la construction du clocher ne doit pas être totalement dissociée du projet de construction de la nef voûtée.

En revanche, le niveau correspondant à l'étage noble montre une indépendance complète avec la construction du niveau inférieur d'une part, et celle de la nef d'autre part. Sur la face orientale du clocher, tournée vers la nef, la baie centrale respecte la symétrie axiale des ouvertures de la salle haute et se trouve donc décalée par rapport à l'arcade qu'elle surmonte. Enfin, le voûtement en berceau du vaisseau de la nef est intervenu dans un troisième temps comme le prouve la position tangente de la baie centrale de la salle haute par rapport au berceau, ou encore le fait que celui-ci masque partiellement, ou totalement, les pilastres et les arcades encadrant la baie sur la face est ; l'arcade sud se trouvant même dans les combles de la nef.

Ces discordances témoignent d'un empirisme de chantier caractéristique de l'époque. Les niveaux du clocher ont été montés indépendamment les uns des autres, mais ils participent bien du même projet : en dépit des réparations et modifications qui touchent essentiellement le dernier niveau, l'identité des techniques d'appareillage, l'unité du décor, et la régularité des trous de boulin sont évidents. Ils plaident pour une authenticité d'ensemble et une régularité de la construction.

L'indépendance de la construction de la tour par rapport à la nef qu'elle précède est également un procédé qui a pu être fréquemment observé pour d'autres clochers-porches<sup>12</sup>. À Eymoutiers, comme souvent – ainsi à Lesterps – une petite travée intermédiaire d'à peine un mètre de large a été aménagée pour assurer le raccordement entre le clocher et la nef une fois celle-ci édifiée (fig. 9).

L'articulation du premier niveau de la tour pose le problème des conditions de son implantation et, encore une fois, celui de l'adaptation à un édifice ancien. Car l'orientation des arcades, leur ouverture et l'aspect décroisé de la salle basse sont sans équivalent dans les autres tours porches. Ils obligent à imaginer que le clocher-porche a été non pas implanté en avant d'une nef, mais plutôt encagé à l'extrémité occidentale d'une nef ancienne charpentée aussi large que l'actuelle<sup>13</sup>.

---

(12) C. ANDRAULT-SCHMITT, « Les premiers clochers-porches limousins », *op. cit.* ; ID., « Le succès des tours-porches occidentales en Limousin », *op. cit.*

(13) Configuration peu banale qui est sans doute une solution trouvée pour répondre au manque de place plus à l'ouest en raison de la présence des bâtiments des chanoines.

L'hypothèse prend corps à l'examen des structures subsistant du côté sud, en avant du clocher. Un arc parfaitement appareillé assure la liaison entre la base du clocher et le mur gouttereau sud. Ses maçonneries ont été intégrées à celle de la nef formant le revers du mur ouest du collatéral sud. Mais elles appartiennent à la même campagne que la base du clocher. Elles sont liées à une portion de mur de même construction qui vient comme doubler un mur antérieur au sud. Or, l'appentis en avant du clocher a toujours été considéré par les chercheurs comme une adjonction tardive de la fin du Moyen Âge. Ces observations nouvelles invitent plutôt à inverser la chronologie et donc à considérer que le gouttereau sud et l'appentis sont des vestiges d'une nef ancienne aux maçonneries de moellons, le caractère ancien du mur expliquant justement les nombreuses reprises et modernisations, réalisées au cours du temps, qui en compliquent la lecture. L'existence ancienne de cet espace en avant de la tour est accréditée par la présence d'une corniche qui appartient au gros-œuvre du premier étage mais se trouve à un niveau différent des autres faces avec une fonction de larmier pour la toiture de l'appentis (fig. 3). En outre, sans la présence de cet espace qui ressemble à une sorte de petit narthex, on peut s'interroger sur les moyens de fermeture du porche pour lequel il n'est possible ni de l'imaginer ouvert à tout vent – par conséquent aussi la nef, ni de restituer un quelconque système de fermeture. Enfin, le type des contreforts à gradin qui encadrent l'appentis et leur mode de construction peuvent difficilement s'accorder avec une datation de la fin du Moyen Âge. Ils s'apparentent à ceux du bras sud du transept liés à la reprise de la façade au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle : y aurait-il déjà eu une reprise partielle ou une modernisation du mur sud à la suite de ce chantier ?

### La nef voûtée

La nef apparaît modeste et irrégulière mais cette impression est en grande partie biaisée. D'une part, par les plans qui sont faux et se recopient tous en amplifiant l'irrégularité de son implantation. D'autre part, par l'axe du chevet gothique qui n'est pas le même que celui de la nef et dont le décalage se trouve comme amplifié par le système de liernes peintes. Enfin, s'ajoute le présupposé d'ancienneté du mur nord de la première travée, à la place du collatéral qui existe dans les autres travées (fig. 9 et 10). Le pan de mur créant cette dissymétrie a longtemps été interprété comme un vestige de l'époque de la refondation du chapitre par l'évêque Hilduin vers 1012<sup>14</sup> ; au risque de décevoir, à l'examen de la construction et des parements, cette hypothèse devient aujourd'hui légende.

La nef témoigne au contraire d'une belle régularité de construction et relève d'un projet ambitieux conduit de façon très homogène et habile

---

(14) En raison de la tendance courante qui cherche à établir une corrélation systématique entre des éléments monumentaux et les événements attestés par les textes, ou de chercher un témoignage archéologique de l'œuvre de l'évêque fondateur. Notamment A. DE LABORDERIE, « Eymoutiers », *op. cit.*, p. 80.



Fig. 9. – Eymoutiers, collégiale, élévation nord de la nef et base du clocher.



Fig. 10. – Eymoutiers, collégiale, nef, mur nord de la première travée.

(fig. 11). Le périmètre de la nef a été conçu en s'appuyant sur l'ancien transept d'une part, et d'autre part en s'alignant assez rigoureusement sur le mur nord du clocher où les parements du mur gouttereau de la nef viennent se raccorder au dispositif d'attente en « harpe » de la base du clocher. On comprend donc que la difficulté des raccordements est apparue dès le début de la construction. Le décalage d'axe entre le clocher et le transept a été habilement compensé par un recentrage effectué à chaque travée qui explique l'implantation légèrement biaise de certains piliers de la nef. Il est également possible que la présence d'un grand bâtiment - existant ou projeté - lié au cloître, immédiatement au nord de la nef a gêné son développement de ce côté. Pour cette raison, on se passa de collatéral à cette travée et il fallut décaler légèrement la baie vers l'est (fig. 9). Ce bâtiment était manifestement important car on se préoccupa également des circulations entre celui-ci et la nef par une petite porte, vers le collatéral, qui se trouvait, de fait, accolé à lui, et sans doute vers l'étage du clocher.

La nef a été conçue comme un vaisseau noble – que ne met pas en valeur sa présentation actuelle – austère car dénué de sculpture, mais bâti avec soin en pierres de taille de bon calibre formant un appareillage soigné. Le vaisseau est voûté d'un grand berceau légèrement brisé et accosté de larges bas-côtés. C'était enfin un espace plus clair qu'aujourd'hui en raison de l'adjonction des chapelles de la fin du Moyen Âge. Afin de palier l'impossibilité d'étendre la nef plus à l'ouest en raison de la présence du clocher, ou plus à l'est à cause du transept ancien, le maître d'œuvre a très habilement intégré la partie centrale de celui-ci au système de la nef. Ainsi les grandes arcades et le berceau central ont-ils été prolongés sans interruption jusqu'au chevet. Le transept est devenu un faux transept, ce qui a permis de donner visuellement une ampleur plus grande à la nef.

Bien que le répertoire de formes soit réduit, la mise en œuvre, le voûtement généralisé, le système des berceaux transversaux, le dessin des arcs brisés, invitent à placer la construction de la nef dans les premières années du XII<sup>e</sup> siècle. Il est indéniable que les campagnes du clocher et de la nef se sont succédées rapidement et ont pu même être concomitantes pour les parties hautes. On relèvera d'ailleurs des points communs dans le profil des tailloirs et corniches, le calibre et le dressage des parements, la définition des arcs. Mais l'une et l'autre constructions relèvent d'équipes distinctes.

### **Les campagnes romanes : similitudes et références**

Pour commenter le parti architectural de la nef d'Eymoutiers, point n'est besoin de convoquer une référence cistercienne qu'un observateur peu familier des édifices limousins serait tenté de faire en raison du vaisseau à élévation simple et des collatéraux voûtés de berceaux transversaux : outre le caractère tardif de ces édifices par rapport à la chronologie que l'on envisage pour la collégiale Saint-Étienne, la genèse de leur parti relève d'un tout autre contexte<sup>15</sup>.

---

(15) La similitude apparente résulte avant tout de la convergence de réflexions techniques, de choix de structures. Pour les cisterciens elles répondent à des questions



Le parti de la nef d'Eymoutiers s'inscrit à la suite des premières générations qui, en Limousin, optèrent pour un voûtement généralisé, comme les constructeurs de la nef de Lesterps ou de Saint-Junien dans le dernier tiers du XI<sup>e</sup> siècle. Dans ces chantiers notamment, comme un peu plus loin en Poitou (Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, Saint-Savin), la solution trouvée pour répondre aux contraintes du voûtement a été l'abandon du clair-étage hérité de la tradition basilicale. Le berceau du vaisseau central repose directement sur les grandes arcades, bénéficiant ainsi de l'effet de contrebutement assuré par les voûtes des collatéraux. En Limousin, ces premières expériences se doublent de réflexions techniques qui aboutissent à la réalisation d'arcs brisés très précoces<sup>16</sup>. Se dégage en même temps une « tentation de la nef unique » qui pousse les constructeurs à concevoir des grandes arcades très larges, dont l'effet est de minorer visuellement les collatéraux pour privilégier l'impression d'espace dilaté du vaisseau central. Dans ce système se pose, de fait, la question du voûtement des collatéraux car l'adaptation d'une voûte d'arêtes traditionnelle se révèle techniquement complexe, voire peu adaptée à des travées très étirées en longueur.

Le voûtement des collatéraux par des berceaux transversaux s'inscrit dans la poursuite de ces réflexions et témoigne, en même temps, de tendances régionales très ancrées. Il se rencontre plus tardivement, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, dans les nefs, plus modestes, de deux collégiales abritant des communautés de chanoines réguliers, Bénévent, en Marche, et Les Salles-Lavauguyon, à l'opposé géographique, au sud-ouest du diocèse<sup>17</sup>. Mais ici, le parti architectural est enrichi d'articulations plus complexes, de demi-colonnes et de sculptures. Surtout, c'était probablement le parti architectural de la nef de la cathédrale de Limoges. Les arrachements en étaient visibles au revers du clocher-porche, avant que les travées de nef gothique ne lui soit raccordées lors de l'achèvement de la cathédrale dans les années 1880 (fig. 12). Ils invitent à restituer un large vaisseau central mais de faible hauteur couvert d'un grand berceau brisé que contrebutaient à sa naissance des collatéraux larges et voûtés de berceaux transversaux. Ont également été repérées des piles aux articulations simples, un noyau quadrangulaire accosté de pilastres<sup>18</sup>. Une élaboration postérieure à

---

d'ordre liturgique, donc à un fonctionnement particulier, et à des besoins en terme d'espace et de représentations monumentales par conséquent spécifiques à l'ordre.

(16) Pour la mise en place du système, je me permets de renvoyer à ma thèse : É. SPARHUBERT, *Les commandes artistiques des chapitres de chanoines séculiers et leurs enjeux. Édifier et célébrer à Saint-Junien (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, thèse université de Poitiers (CESCM), 2008 (C. ANDRAULT-SCHMITT dir.). Voir également C. ANDRAULT-SCHMITT, *Les nefs des églises romanes de l'ancien diocèse de Limoges - Rythmes et volumes*, thèse université de Poitiers, 1982, (C. HEITZ dir.) à qui j'emprunte l'expression « tentation de la nef unique ».

(17) É. SPARHUBERT, « Construction identitaire et construction architecturale au temps de la Réforme grégorienne : le chantier de la collégiale Saint-Barthélemy de Bénévent », *Mémoires de la Société des Sciences naturelles, archéologiques et historiques de la Creuse*, t. 48, 2003, p. 87-106.

(18) Voir les observations directes de l'abbé Texier dans son rapport sur la cathédrale de 1851 préalable aux travaux d'achèvement (Archives Nationales F<sup>19</sup>

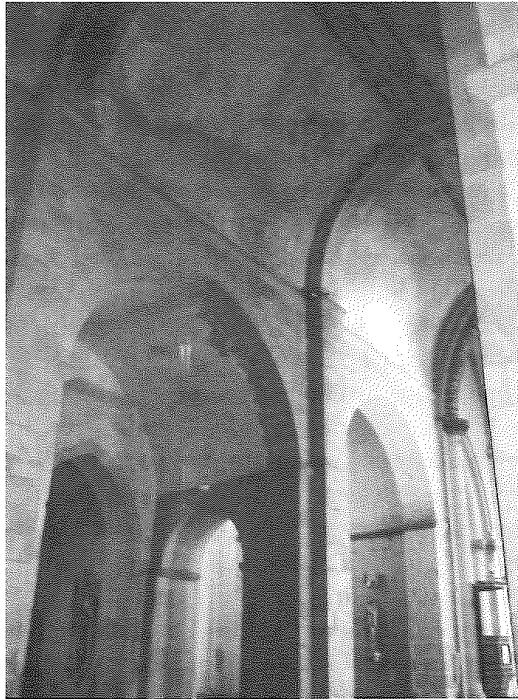


Fig. 11. – Eymoutiers, collégiale, grandes arcades de la nef et du transept.

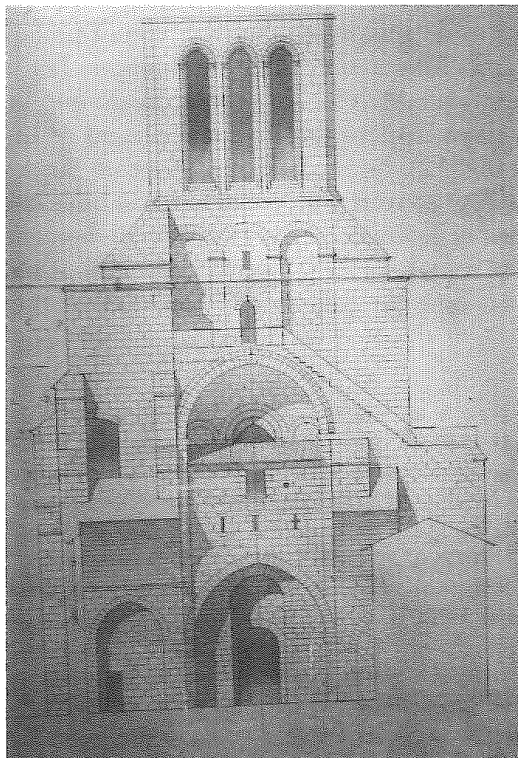


Fig. 12. – Limoges, cathédrale, revers du clocher, relevé (vers 1880), Arch. dép. de la Haute-Vienne 30F22.

l'incendie qui ravagea la Cité en 1105 est généralement avancée pour cette nef<sup>19</sup>. Mais on achoppe ici tant sur les problèmes de chronologie que sur les problèmes archéologiques.

### La collégiale Saint-Étienne d'Eymoutiers, similitudes et références

Relevons cependant la proximité chronologique entre le chantier de la nef d'Eymoutiers et celui de la nef de la cathédrale ainsi que des composantes architecturales communes dans leurs partis architecturaux. La correspondance avec l'église-mère du diocèse est également suggérée par le traitement du premier étage de la tour d'Eymoutiers. Ses faces rythmées par des arcatures plaquées privilégiant une grande ouverture centrale renvoient, en effet, à l'étage médian roman du clocher de la cathédrale, conservé sous le chemisage du XIV<sup>e</sup> siècle et bien visible des observateurs avant l'achèvement de la cathédrale. En revanche, pour le beffroi et le projet de couronnement, c'est avec un autre clocher tout aussi prestigieux qu'il faut constater une parenté étroite, Saint-Léonard-de-Noblat : dans les deux cas, présence d'une frise d'arcatures reposant de façon alternée sur des culots et sur des colonnettes, dernier étage carré rythmé par des demi-colonnes engagées et ouvert par deux baies par face encadrées par des moulurations dans le goût régional.

La recherche de correspondance n'a pas seulement pour but de situer chronologiquement les constructions, mais constater des similitudes s'avère riche de sens pour la compréhension et la signification des choix architecturaux. À l'époque romane, à Eymoutiers, les références conduisent indéniablement vers l'église-mère du diocèse et un sanctuaire voisin renommé très lié à l'évêque. Les parentés peuvent s'expliquer par l'intervention des mêmes équipes de maçons ou des mêmes maîtres d'œuvre, argument que renforce la double proximité géographique et chronologique des chantiers. Si ces proximités révèlent bien un certain dynamisme institutionnel, elles peuvent également refléter l'existence de réseaux très actifs par le biais des chanoines et sans doute de l'évêque.

Aussi, la succession et la complexité des campagnes de modernisation, pas plus que l'absence de grand programme de reconstruction, ne doivent tromper sur les intentions du chapitre, notamment quand on se rappelle l'importance de la communauté canoniale locale<sup>20</sup>. C'est que les chanoines

---

7721) ou encore celles de : F. ARBELLOT, *La cathédrale de Limoges. Histoire et description*, Paris, 1883. Il existe également un véritable dossier iconographique sur la cathédrale avant les travaux d'achèvement, publié partiellement dans *L'achèvement de la cathédrale de Limoges au XIX<sup>e</sup> siècle*, Limoges, 1988.

(19) Au cours d'un des nombreux conflits qui opposaient la Cité de Limoges aux habitants du Château (H. DUPLÈS-AGIER, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, Paris, 1874, p. 188).

(20) Voir J. BECQUET, « Collégiales et sanctuaires de chanoines séculiers en Limousin aux X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles », *BSAHL*, t. 103, 1976, p. 90-93 et plus largement ses travaux rassemblés dans *Vie canoniale en France*, Londres, 1985. Et, en dernier lieu, l'article de Anne Massoni dans le présent volume, p. 5-18.

d'Eymoutiers ont d'abord témoigné d'une attitude conservatrice, à l'instar des chanoines voisins de Saint-Léonard-de-Noblat qui, à la même époque, à mesure que grandissait la fortune de pèlerinage, modernisèrent leur ancienne église qui datait du milieu du XI<sup>e</sup> siècle par l'ajout d'un clocher-porche, d'un grand chevet, l'encagement d'un voûtement, sans jamais chercher à la reconstruire entièrement. À Eymoutiers, les embellissements successifs apportés à la collégiale sont tout autant destinés à moderniser la collégiale, l'adapter à des besoins nouveaux, qu'à situer l'édifice au sein d'un paysage monumental et institutionnel connu et, sans doute, plus ou moins directement, à signifier une appartenance commune. Il reste fort probable, en effet, que l'église juxtaposant parties neuves et éléments anciens préservés avait elle-même valeur d'autorité. Avec des modalités qui touchent à la fois au langage de l'architecture, à l'expérience visuelle et à des correspondances suggestives, qui échappent en partie à nos regards contemporains, elle était à même de témoigner du caractère vénérable du lieu et du culte du saint patron, et, en même temps, de la dignité du chapitre qui en avait la charge.